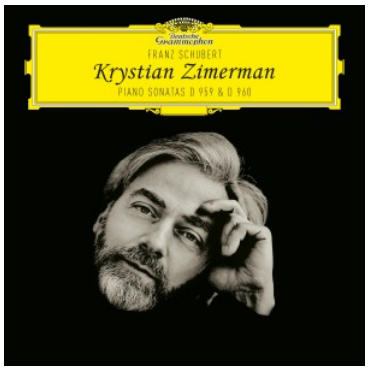
CD, compte rendu critique. SCHUBERT : Sonates D 959 et D 960. Krystian Zimerman, piano.



CD, compte rendu critique. SCHUBERT : Sonates D 959 et D 960. Krystian Zimerman, piano. On attendait beaucoup de ces deux Sonates de Schubert par le pianiste polonais né en 1956. Ce disque marque le retour au studio de l'interprète dont la sécheresse et la dureté du toucher surprend cependant et fait rupture avec ses précédents enregistrements. Le Chopinien semble avoir perdu tout le charme suggestif qui faisait l'intérêt de ses gravures dédiées à Chopin, – lectures fondatrices de sa « légende »… Le très beau portrait de couverture tendrait à nous présenter l'artiste tel une icône vénérable, pilier très sûr et fiable du clavier actuel. Hélas l'écoute du présent cd n'apporte pas cette gratification auditive et avouons notre grande déception. Dans ce court récital schubertien donc, enregistré au Japon en janvier 2016, la première Sonate (D959) est non seulement sans chair et sans véritable vision architecturée, mais les contre-champs et l'intériorité souterraine si chantante… restent trop absents, voire édulcorés.

La D 960, certes plus séduisante musicalement, relève légèrement le niveau. le pianiste sexagénaire reste trop poli, trop respectueux face au massif miroitant, si poétique de l'âme schubertienne, cette *sehnsucht* qui reste décidément inatteignable pour le pianiste timoré. Zimerman n'exprime aucune profondeur funèbre, de celle que ses confrères aiment à

se parer, car il est dit que les deux Sonates ont été composées dans la conscience de la mort, – Franz s'éteignant quelques semaines après leur finalisation. Or, Zimerman à l'inverse les réinscrit dans la vitalité, la pulsion active, celle d'un homme encore très valide, capable de rejoindre à pied, Eisenacht pour y fleurir la tombe de son modèle, Joseph Haydn, – preuve que Schubert fut fauché par un mal foudroyant, donc encore plein d'idées et de projets musicaux (l'hygiène à Vienne devait être catastrophique). Schubert avait-il conscience de sa propre mort quand il composa la Sonate ? Nul ne le saura jamais… mais la profondeur et la justesse poétique qui s'en dégagent, l'inscrivent dans une pudeur grave, en rien artificielle. Hélas, en parlant d'un compositeur timide et pacifiste, le pianiste en fait une figure diluée, sans nerf, dont le relief et les nuances sont lissés au risque d'une atténuation dangereuse. Tout en reconnaissant et soulignant la pensée révolutionnaire des mouvements lents (surtout l'Andantino de la D 959), – d'une tristesse et d'une résignation totales, Zimerman n'atteint pas à cette capitulation sereine, cette gravité tendre dont Schubert détient le secret. La réitération des thèmes, les reprises, le goût annoncé des respirations… tout cela retombe à plat. Il faut bien reconnaître qu'ici, demeurent toujours aussi impériaux et plus fascinants Alfred Brendel et Mitsuko Uchida, sans omettre en France, l'excellent et plus récent Philippe Cassard.



En fin de notice, l'interprète parle d'un enregistrement réalisé en 32Bits (une première pour DG?), d'un clavier de sa fabrication qui préserve le volume chantant de chaque impact sur les cordes pour ne pas que son Schubert sonne comme du Prokofiev (- merci pour ce dernier !), dans la salle de Kashiwazaki dont l'auditorium offre une acoustique remarquable… on veut bien le croire, mais toutes ces déclarations esthétiques et conceptuelles demeurent promesses sur le papier, et lettres mortes à l'écoute de cet

album plutôt fade.
Dans ce Schubert façon Zimerman, rien de nouveau. Il ne s'y passe pas grand chose. Le résultat est décevant.

_____

CD, compte rendu critique. SCHUBERT : Sonates D 959 et D 960. Krystian Zimerman, piano. Enregistré au Japon, janvier 2016 – 1 cd Deutsche Grammophon 00289 479 7588.

CD, compte rendu critique. ELGAR : The Dream of Gerontius / Le songe de Gerontius: Andrew Staples,Daniel Barenboim – 2016 – 1 cd DECCA



CD, compte rendu critique. ELGAR : The Dream of Gerontius / Le songe de Gerontius: Andrew Staples,Daniel Barenboim – 2016 – 1 cd DECCA. Né à Worcester, Edward Elgar (1857-1934), conquête récente de la musicologie moderne, doit à ses Variations Enigma, ses deux symphonies, – également jouées par Barenboim et la Staatskapelle de

Berlin (Symphonie n°1, 1908), mais aussi ses deux concertos instrumentaux, pour violon et pour violoncelle, une stature désormais internationale, depuis sa résurrection au début du XXIè. Nul doute que le cycle monographique que lui dédie Daniel Barenboim aujourd'hui, assure au compositeur britannique jugé rien que victorien donc majestueux et ampoulé, une nouvelle réputation : fin orchestrateur, architecte dramaturge, idéaliste et esthète, d'une exigence rare. Un tempérament aussi digne d'intérêt que Henry Purcell et Benjamin Britten.



Sur les traces impressionnantes pour le plus commun des auteurs, d'un Haendel, Elgar régénère le genre de l'oratorio, format populaire en Grande Bretagne et qui, réputé noble et ambitieux, nécessite une maîtrise exemplaire des masses : chorales, orchestrales, aux côtés des solistes. Ainsi son grand oratorio, The Dream of Gerontius (Le Songe de Gerontius) innove sur un sujet non biblique mais intensément spirituel. Son déroulement est celui d'un voyage dans l'audelà, après la purgatoire. Pour l'an 1900, le festival de Birmingham, creuset du genre, lui commande un oratorio inédit. Le format de la partition, qui suit le poème du cardinal Newman, nécessite un temps de préparation et de répétition pour les musiciens, qui au moment de la création à l'hôtel de ville de Birmingham, ne donnent pas tout le potentiel de l'oeuvre : la qualité de Gerontius, dénommée cantate sacrée par Elgar, se dévoilera après la création de 1900. Par exemple dès décembre 1901 à Dusseldorf sous la direction de Julius Buths, directeur du festival rhénan Niederrheinisches Musikfest, qui ne cache rien sa fascination pour l'oeuvre d'Elgar, et en traduit le livret en allemand pour assurer son adaptation en terres germaniques. Dusseldorf assoit le triomphe de Gerontius. Adulé, honoré, Elgar reçoit du festival de Birmingham, la commande des deux autres oratorios: The Apostles, en 1903, et The Kingdom, en

1906. Une troisième oeuvre The Last Judgement ne dépassera pas le stade d'ébauche.

Un Parsifal britannique

En deux parties, Le Songe de Gerontius imagine d'abord l'ici-bas (première partie), puis l'au-delà (seconde partie). Ainsi le ténor, héros central de l'épopée, perd son combat contre la mort ; puis entreprend le voyage dans l'au-delà, grâce à l'aide de l'ange (mezzo soprano). La basse requise, assure le personnage du prêtre (première partie) puis de l'ange de la mort (seconde partie). D'une curiosité symphonique, Elgar cite Mahler, Strauss et bien sûr, postromantisme oblige, surtout au passage du XXè, Richard Wagner. Celui de Parsifal surtout, entend et découvert en 1892 à Bayreuth.

La partie 2 s'émancipe du format arioso et récitatif avec orchestre, ample monologue accompagné où le chant très exposé du ténor exprime les inquiétudes et interrogations de l'âme errante, inquiète. Les éléments du discours comme les thèmes exprimés par le récitant acteur s'organisent de façon plus dramatique, comme une vaste scène d'opéra, où l'orchestre tisse l'étoffe d'un flux psychologique, suscitant peu à peu le climat d'une légende orchestrale et lyrique ; la voix du soliste, confrontée en situation avec le soprano ardent (charnelle et maternelle, parfois trop vibré de Catherine Wyn-Rogers dans le rôle de l'ange) comme au choeur sardonique, voire glaçant, puis angélique et plus éthéré des choristes, laisse envisager une issue finale plus apaisée. Las, l'immense baryton Thomas Hampson n'est plus que l'ombre de lui-même (voix usée, sans timbre et trop peu épaisse).
Peu à peu les horizons célestes, promesse d'une éternité lumineuse et pacifiée se précisent, apportant le réconfort d'une âme en quête d'apaisement.
Daniel Barenboim, défenseur récent d'Elgar, dontil tend à faire l'égal sur le plan de la poétique orchestrale de Puccini et R. Strauss (ses contemporains et équivalents stylistiques),

poursuit son étonnante exploration de l'orchestre elgarien, sachant gommer toute l'épaisseur et le grandiose pompeux d'un style souvent grandiloquent. Ses Symphonies 1 et 2, récemment réalisées avec l'Orchestre de Dresde ont souligné la sensibilité d'un chef inspiré, heureux d'alléger, de détailler (noblesse ciselée des bois et des vents) sans perdre la construction d'ensemble. On adhère. D'autant que les solistes surtout le ténor **Andrew Staples (Gerontius)** trouve une issue lumineuse et apaisée après des tourments vertigineux, parfois bavards mais dont le chef restitue l'éclat parsifalien. Et ici contrairement à Wagner et son poison insoluble, Gerontius à force de ténacité volontaire et d'autodétermination, vainc les accents sombres voire lugubre du fatum.

_____

CD, compte rendu critique. ELGAR : The Dream of Gerontius / Le songe de Gerontius (1900). Andrew Staples, Catherine Wyn-Rogers, Thomas Hampson. RIAS Kammerchor, Staatskapelle BERLIN. Daniel Barenboim, direction – 2016 – 1 cd DECCA 0 28948 31585

_____

Approfondir :

En savoir plus sur http://www.clubdeutschegrammophon.com/songe-gerontius-delgar/#vWur0UmitlU5BOiP.99

CRITIQUE, CD. BRUCKNER : Symphonie n°5. Wiener Philharmoniker, Christian Thielemann – 1 cd Sony



CRITIQUE, CD. BRUCKNER : Symphonie n°5. Wiener Philharmoniker, Christian Thielemann – 1 cd Sony – Symphonie du destin certes : le premier mouvement après une intro murmurée, mystérieuse, mozartienne sous le geste souple et nuancé de Thielemann, fait rugir l'orchestre comme jamais, déployant des effectifs surpuissants, wagnériens pour le coup, où s'immisce l'expérience tragique, et le sens d'une grandeur éperdue (grâce à la couleur des cordes viennoises). Laissée inachevée en 1878 (après des reprises), la 5è est finie par Franck Schalk qui dirige sa création en avril 1894, – Bruckner très affaibli n'y participe as et s'éteint 2 ans après. Entre surtension, vertiges, et profondeur, le geste de Thielemann s'énonce là encore – après ses précédentes chez Sony, d'une souplesse habitée ; suave et ardente, enivrée et tendue, exprimant dans chaque séquence, cette urgence et ce

désir de dépassement voire de sublimation. A l'écoute d'une force supraterrestre dont l'orchestre exprime la marche inatteignable, Thielemann fait correspondre les séquences « pastorales » pour les vents et bois, clarinette et flûte, d'une douceur tendre irrésistible. Tandis qu'ici, les cordes caressent, s'effacent, dans l'ombre imperceptible. La Gravitas enveloppe et porte le développement de toute l'architecture de chaque mouvement, certains dès avant Mahler, d'une longueur remarquable : plus de 25 mn pour le dernier (Finale, adagio, allegro) ; presque 23 mn pour le premier, à la fois colossal et intimiste.

Gravitas, élégance, raffinement sonore… Le Bruckner de Thielemann n'en finit pas de séduire et enivrer dans ses justes proportions

La douceur d'intonation fait de l'**Adagio** un temps de suspension qui verse dans la rêverie, presque l'insouciance, contrastant de facto avec la rudesse spectaculaire et vertigineuse du tableau précédent. Les cordes déroulent cette couleur remarquable, d'une dignité sombre et subtile, propre aux instrumentistes viennois. Ils réussissent là où personne ne s'impose : diffusant une élégance suave qui se fait

suggestive (pizzicatos oniriques), une noblesse confondante qui rétablit de facto les affinités historiques de l'orchestre aves le massif brucknérien (le Philharmonique de Vienne a créé 4 symphonies de Bruckner dont la 4è en 1881).

Thielemann aborde le **Scherzo** dans une rondeur ivre, telle une danse déboutonnée où l'activité des cordes, leur étonnante versatilité expressive, si riche en nuances, renouvellent constamment l'enchaînement – vivace un rien débonnaire, truculent / trio plus rêveur… cependant rattrapés par une urgence assénée à gros traits, d'une épaisseur visiblement assumée ; ce qui donne à l'ensemble, l'activité d'une grosse machine fanfaronnante, tournant à vide, emporté par un irrésistible fatum.

Tout baigné d'une douceur enveloppante et comme distanciée, le début du **Finale** (avec le superbe éclat de la clarinette solo), saisit par l'intelligence des cordes, aussi somptueuses que mystérieuses.

La fugue élargie à l'échelle du cosmos, les vents et les bois, badins à souhait, composent un cheminement qui comme amoureusement porté par l'ivresse des cordes enivrées et fluides, expriment la grandeur et la noblesse d'une espérance croissante, celle en lien avec la spiritualité ardente d'un Bruckner, aussi déterminé qu'affecté. Thieleman dans une sonorité magique des cordes (déjà malhérienne), exprime cette ambivalence spirituelle ; comme si même au comble du ravissement mystique, Bruckner n'oubliait pas la menace tapie dans l'ombre incertaine ; plénitude et panique fusionnent dans un continuum qui va en s'élargissant et s'élevant vers la lumière miraculeuse.
A croire que dans l'énoncé du choral ainsi de plus en plus asséné, Bruckner en docteur théologique, professait son indéfectible croyance. Thielemann, disciple brucknérien

convaincu, rétablit les proportions tronquées et même dénaturées par la révision de Schalk en 1894 (une fausse création en réalité) ; a contrario, chef et instrumentistes nous en offrent l'argumentation orchestrale la plus claire et la mieux détaillée. Avec ce qu'il faut d'hédonisme instrumental (les cordes décidément somptueuses des Wiener oblige) pour mieux toucher et convaincre. Qu'elle soit ou non la plus « théologique » des symphonies de Bruckner, la 5è gagne une sincérité fervente. Thielemann et les Viennois nous immergent dans les affres, vertiges et aspirations de la ferveur brucknérienne en n'écartant rien de leur somptueuse parure (pour que les portes du ciel s'ouvrent enfin au terme de cette graduation du colossale et du solennel). Ce travail sur le sens et la forme (intensité et plénitude de la sonorité dans le finale) captivent, autant que l'intégrale en cours, ciblant elle aussi le bicentenaire Bruckner 2024, mené par Andris Nelsons à Leipzig avec le très convaincant Gewandhausorchester.

CRITIQUE, CD. BRUCKNER : Symphonie n°5. Wiener Philharmoniker, Christian Thielemann – 1 cd Sony – enregistré en mars 2021, Vienne, Musikverein.

Approfondir

_____

LIRE aussi notre CRITIQUE CD. BRUCKNER : **Symphonies n°1, n°5** (Gewandhausorchester Leipzig, Andris Nelsons – Live 2020 – 2021 – 2 cd Deutsche Grammophon) : http://www.classiquenews.com/critique-cd-bruckner-symphonies-n1-n5-gewandhausorchester-leipzig-nelsons-live-2020-2021-2-cd-deutsche-grammophon/

AUTRE CD **BRUCKNER par Christian Thielemann** / Sony classical :

_____

CD événement critique. BRUCKNER symphonie n°4 / WAB 104 (Edition Haas – Thielemann, Wiener Philh. 2020, Salzbourg, 1 cd SONY) – Voilà déjà le 3è volume d'une future intégrale Bruckner par Christian Thielemann, à la tête des Wiener Philharmoniker. L'orchestre autrichien semble comprendre naturellement l'écriture brucknérienne puisqu'il la joue depuis 1873 : une continuité et une histoire qui explique d'évidentes affinités. La 4è, créée en 1881, est un sommet entre puissance, spiritualité et tendresse pastorale.



Dès le premier mouvement, Thielemann sait s'appuyer sur l'éloquence grandiose des Wiener, fabuleux instrumentistes d'une clarté discursive. La noblesse spectaculaire des cimes (cuivres solennels et majestueux voire héroïquement fracassants, c'est à dire …. parsifaliens) semble dialoguer voire batifoler avec les séquences de pur pastoralisme, émanation de la Pastorale de Beethoven dont Thielemans fait surgir l'énergie ; le chef sait détailler et aussi faire rugir son collectif ; mais en accordant à la fureur cuivrée de la fanfare cette coloration nuancée qui verse la puissance dans… le mystère ; heureuse sensibilité qui atténue la sécheresse des tutti en répétition. Il est évident que Mahler saura recueillir la leçon brucknérienne dans ces étagements qui convoquent le cosmos.

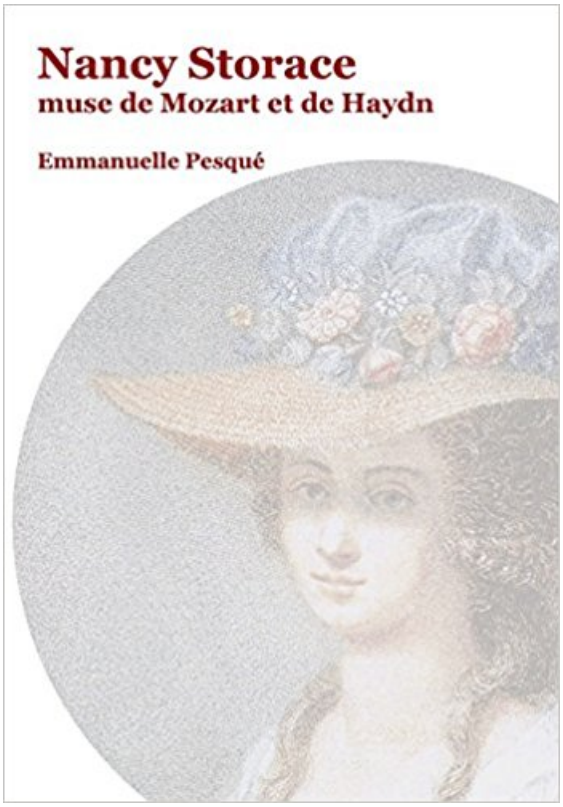
II : Les cordes étirent leur ivresse plus intérieure ; avec une attention chambriste aux parties plus intimiste des instruments en dialogue (cor, flûte,…)… Thielemans précise encore sa compréhension du paysage brucknérien, entre noblesse introspective et irrémédiable allant, une équation très convaincante qui superpose activité souveraine et aspiration spiritualisée vers les cimes, soit une opération en métamorphose que César Franck réalisera aussi dans le dernier

mouvement de son unique symphonie (à peu près contemporaine, 1888 / 1889). étranger au principe cyclique du Liégeois, Bruckner quant à lui développe sur la répétition des alliages de cuivres, expositions, réexpositions jamais identiques, que le chef sait colorer et nuancer à chaque émission. La spatialisation est somptueuse : élargie, instaurée par l'individualisation de la flûte, clarinette et surtout du cor, idéalement lointain, suggestif, évanescent…
III : le Scherzo est un jaillissement heureux de la fanfare à laquelle répond la souplesse des cordes, elles aussi enivrées. Conquête de la grandeur, voire de l'extase des hauteurs saintes, s'appuyant sur le corps des cors épanouis des chasseurs. Le Trio est élégiaque, dans l'esprit d'une aubade très XVIIIè,..
IV. Comme l'indication d'un parcours qui s'est fait ascension, le splendide portique d'entrée du IV séduit par sa noblesse ample, signe d'une conscience élargie (voire d'une proclamation tellurique) à laquelle les cordes badines et élégantissimes (colorées par la flûte irradiée) savent répondre tout en éloquente souplesse.
Ce jeu qui alterne avec une sensualité détaillée les blocs (cuivres / cordes / bois) enrichit une lecture à la fois grandiose et chambriste dont l'équilibre s'avère très séduisant. Dans le dernier motif des cuivres, se précise la grandeur du dieu souverain que Bruckner dont il ne faut pas minimiser la ferveur sincère, sait convoquer aux cimes, comme un intercesseur bienfaisant. Comme un symphoniste officiant. La lecture est à la fois solennelle, humaine, divine. Magistral. Cette intégrale Bruckner par Thielemann est à suivre indiscutablement.

CD événement critique. BRUCKNER symphonie n°4 / WAB 104 (Edition Haas – Thielemann, Wiener Philh. 2020, Salzbourg, 1 cd SONY)

PLUS D'INFOS sur le site de SONY CLASSICAL : https://www.sonyclassical.com/releases/releases-details/bruckner-symphony-no-4-in-e-flat-major-wab-104-edition-haas-2

LIVRE événement, critique. Emmanuelle Pesqué : NANCY STORACE, muse de Mozart et de Haydn



LIVRE événement, critique. Emmanuelle Pesqué : NANCY STORACE, muse de Mozart et de Haydn / CreateSpace (Amazon), 2017.

Est-il besoin de rappeler de combien de créations nous sommes redevables à la **signora Storace** (Nancy **Storace : 1765-1817)**? S'il n'y avait eu la Susanne des Nozze di Figaro, le seul air de concert « Ch'io mi scordi di te » aurait suffi à immortaliser son nom. Pourtant, ce n'est qu'une petite partie immergée de l'iceberg, tant son activité, précoce, continue et intense, aura marqué tous les esprits de son temps. Avant et après Mozart, il y eut Johann Christian Bach, Sacchini, son maître, Stephen, son propre

frère, Sarti, Haydn, Salieri, Paisiello et combien d'autres. Sans omettre cette singulière cantate, écrite pour elle, par Mozart, Salieri et un incertain Alessandro Cornet (K 477a), et découverte il y a peu, en novembre 2015 !

L'ouvrage que lui consacre Emmanuelle Pesqué force l'admiration pour ses qualités documentaires tout comme pour son art de nous entraîner dans ce monde révolu, fascinant. S'il se lit aisément, comme un vrai roman, c'est un roman vrai où la rigueur scientifique fait bon ménage avec la narration biographique. Depuis ses origines, de sa naissance (en 1765) et de ses premières années, nous allons accompagner Ann Storace dans son ascension. De son Angleterre natale à l'Italie – qui fera d'elle une prima donna exceptionnelle – puis à la Vienne de Joseph II, avant son retour à Londres, nous la suivrons dans la conquête de son répertoire, de l'opera buffa au seria, avec l'oratorio de surcroît. C'est l'occasion pour l'auteur de peindre minutieusement, et fidèlement, les milieux et les personnages qu'elle croise ou qu'elle fréquente. A la lecture des 385 p. de texte, on mesure l' immense talent de la Storace. Femme de tempérament, provocatrice voire impertinente, avisée, musicienne et actrice consommée malgré une santé fragile (ainsi sa perte de voix de cinq mois, en 1785) lui ont permis de conquérir la presque totalité des suffrages de son temps. Sur le plan purement musical, elle impressionna ses contemporains par sa maîtrise parfaite : Du texte déjà, familière du déchiffrage depuis son plus jeune âge, de la conduite de la ligne vocale ensuite. Si sa tessiture est relativement réduite, elle en use remarquablement. La voix, puissante, colorée, ne manque jamais d'impressionner. Excellente comédienne, au charme piquant, son jeu de scène – acquis à l'opera buffa – fait l'unanimité. Sa vie personnelle, tumultueuse, l'échec de son mariage avec J.A. Fisher, celui de sa liaison avec le père de son fils, Brahams, sont autant d'épreuves douloureuses qu'elle traversera avec courage, libre et responsable. Cette dernière séparation, dont elle est victime, ajoutée à sa santé

défaillante, assombrira ses derniers mois. Les péripéties de la succession seront déplorables. Les derniers chapitres, consacrés à la constitution d'une image, sinon d'un mythe, ne sont pas les moins intéressants. « *Ann Storace s'inscrit pleinement dans cette dynamique où sa personnalité réelle, l'idée que l'on s'en fait, et la figure de fiction créée autour de ses prestations scéniques s'entremêlent et s'influencent mutuellement* » (p.356). Donc rien de changé sous les feux du théâtre lyrique. Personnage souvent portraituré, la Storace devient personnage de fiction avant même sa disparition. « *Avatars fictionnels et variations diverses témoignent de la fascination durable exercée par une personnalité qui a transcendé son époque et son art* » (p.385), conclut justement Emmanuelle Pesqué.

La très riche documentation sur laquelle s'appuie l'auteur lui permet des regards croisés. Ainsi sont Infirmées certaines hypothèses, voire contre-vérités reprises régulièrement, sur la nature de sa relation à Mozart, par exemple. Le texte, assorti d'abondantes notes de bas de page comporte de nombreuses annexes (dossier iconographique, chronologie détaillée de la carrière de Nancy Storace, liste des opéras anglais qu'elle créa, bibliographie, discographie). Ainsi disposons-nous maintenant d'un ouvrage fondamental qui nous permet de mieux connaître l'artiste, la femme et son univers. Jamais plus nous n'écouterons les œuvres qu'elle a illustrées de la même oreille !

_____

LIVRE événement, critique. Emmanuelle Pesqué, Nancy Storace, muse de Mozart et de Haydn, Paris, CreateSpace (Amazon), 2017 – CLIC DE CLASSIQUENEWS de septembre 2017 / volume broché, 510 pages, 19 € / ISBN 978-2-9560410-0-9 – l'auteur indique que « certains éléments de cette biographie ont été et seront approfondis sur le blog consacré à la cantatrice NANCY STORACE… : http://annselinanancystorace.blogspot.fr



CD, coffret, compte rendu critique. THE GREAT LUCIANO PAVAROTTI (3 cd Sony

classical)



CD, coffret, compte rendu critique. THE GREAT LUCIANO PAVAROTTI (3 cd Sony classical). Le coffret qu'édite pour l'anniversaire de la mort de Luciano Pavarotti, – ce 6 septembre 2017 marque les 10 ans de sa mort-, Sony classical vaut bien des archives majeures dévoilant l'exceptionnel instinct dramatique du ténor légendaire décédé en 2007. Le triple coffret se rend même indispensable pour tous ceux qui souhaitent encore découvrir et explorer ce répertoire ciselé par le ténorissimo italien. De fait aux côtés de ses Donizetti et Bellini d'anthologie, il restera toujours ses premiers Verdi, avec ici un chef digne de sa lyre solaire, de son timbre stylé, de ses phrasés uniques, de son legato irradiant et incandescent, de sa souveraine musicalité, de sa justesse exemplaire, de son vibrato si finement contrôlé… Voici donc en volet 1 (cd1), un récital anthologique qui vaut autant pour l'intelligence solarisée d'un timbre verdien de première qualité, que par le tempérament orchestral et dramatique prêt à le soutenir sans aucune faute de goût, soit la baguette vive, affûtée, calibrée, subtile de Claudio Abbado (les Pappano, Muti, Chailly… et autres verdiens autoproclamés, devraient réécouter cet équilibre fusionnel, d'une infinie subtilité entre le chef et son soliste : un duo amoureux d'une finesse irrésistible). L'ouverture d'Aida (version de 1872 – ultime séquence de ce récital anthologique, un rien trop court) impose une sensibilité wagnérienne chez un Abbado doué plus que tous les autres (hormis Karajan) pour l'intériorité : couleurs, accents, dynamique favorisent un théâtre de l'introspection qui désigne immédiatement (par les thèmes à

venir), ce huit clos psychologique, à la fois étouffant, passionnel, tragique, dans une version moins jouée, mais dans sa continuité, formidable résumé symphonique de tout l'opéra. Là aussi, à travers la sensibilité du maestro, une leçon de très haute musicalité, entre détail et souffle volcanique.



MILAN avec CLAUDIA ABBADO, 1978 et 1980. CD1. « PAVAROTTI PREMIERES » : l'album ici réédité regroupe plusieurs airs verdiens dans leur version historique rarement chantée. A Milan en janvier 1978 et avril 1980, voici l'Everest vocal, le dieu des ténors (après Caruso), lui-même admirateur de Giuseppe di Stefano (le partenaire si difficile de Maria Callas, et son amant lunatique), l'immense Luciano Pavarotti dans une série de quatre opéras verdiens où rayonnent son intensité, sa couleur, insignes. Voici l'ardent « Odi il voto, o grande Iddio » d'ERNANI, mais dans une variante historique pour le ténor Nikolai Ivanov (1844). D'ailleurs tous les airs sont des versions aménagées pour l'ampleur vocale et dramatique de chaque interprète du XIXè ; Pavarotti et Claudio Abbado partagent ce goût pour les couleurs et les timbres spécifiques, un format et une balance ciselés où éblouit le relief spécifique de l'italien verdien, si ciselé, du grand diseur Pavarotti. Les chefs sur orchestre d'instruments d'époque devraient là aussi y puiser une source d'intelligence expressive sans limites… A Bon entendeur.
Ardeur, ivresse sensible, caractère extatique (ATTILA), goût et sens du verbe… tout indique l'excellence du chanteur, apte à caractériser par sa seule voix, une situation, une atmosphère émotionnelle (cf les deux airs d'I DUE FOSCARI, dont la cabalette « Si lo sento, Iddio mi chiama », dans sa version alternative de 1846 – une rareté d'une remarquable subtilité : phrasés ductiles, passage en voix de tête d'une fluide résolution, atteignant des aigus angéliques et céleste

et d’une tendresse plus que stylée). En prime, complément indispensable pour tous ceux qui pensaient que Pavarotti ne savait pas chanter en Français, qu’ils écoutent ici: « A toi, que j’ai chérie », air alternatif pour Pierre-François Villaret de 1863, extraits des VEPRES SICILIENNES- quand Verdi était un compositeur que souhaitait et applaudissait le Second Empire : sur le tapis instrumental, tragique et digne, esquissé par Abbado, la chaleur fulgurante du timbre fait entendre l’éclat nuancé de la prière amoureuse, ce travail sur la ligne, la hauteur, la justesse et surtout la sobriété d’élocution. Un modèle de tact, de goût, de suggestivité extatique (la caresse sombre des cordes de l’Orchestre de la Scala milanaise). Une perle parmi d’autres, sublimées par l’entente chef et ténor. Rien que pour ce cd1, le coffret opportunément édité par SONY est un must absolu. En complément, l’éditeur ajoute le concert live à Modena / Piazza Grande d’août 1985 ; et offrande parmi d’autres du fameux trio vocal, « des Trois Ténors », – soit Pavarotti et ses confrères Placido Domingo et José Carreras, leur live intitulé « The THREE TENORS CHRISTMAS », réalisé à Vienne, au Konzerthaus en décembre 1999. Le coffret comblera tous les goûts, dont les plus connaisseurs d’un Verdi bellinien, grâce au cd1 scaligène.

_____

CD, coffret, compte rendu critique. THE GREAT LUCIANO PAVAROTTI (3 cd Sony classical). CD1 : PAVAROTTI PREMIERES : airs rares en première mondiale (1978 / 1980 – Claudio Abbado, Orchestre de la Scala de Milan, … CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017.

_____

LIRE aussi notre dépêche annonce 10 ans de la disparition / mort de Luciano Pavarotti

http://www.classiquenews.com/opera-coffrets-cd-pour-le-10eme-anniversaire-de-la-mort-de-luciano-pavarotti-2007-2017/

LIVRE événement, compte rendu critique. LE FER ET LES FLEURS : Etienne-Nicolas MÉHUL (co édition Pal. Bru Zane / Actes Sud)

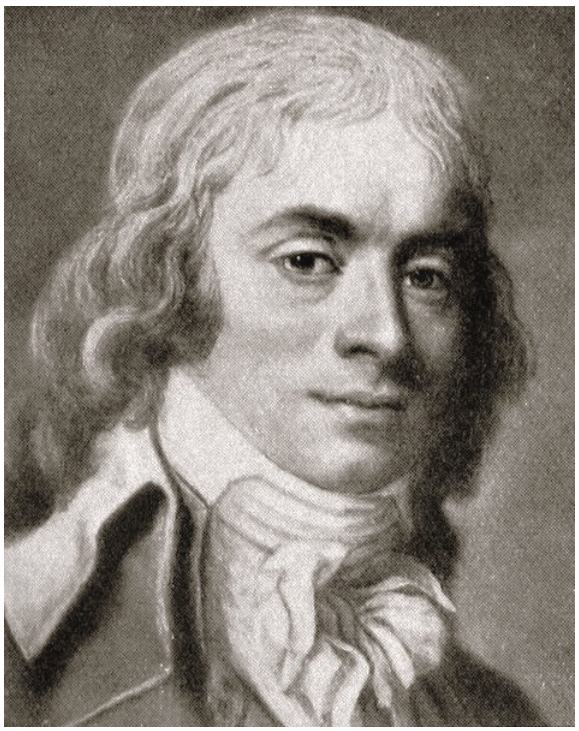


16,5 x 24 cm / 900 pages / 35 illustrations en noir / ouvrage broché / 40 €

LIVRE événement. LE FER ET LES FLEURS : Etienne-Nicolas MÉHUL (co édition Pal. Bru Zane / Actes Sud). Enfin une somme quasi exhaustive des dernières avancées scientifiques, concernant un compositeur marquant de la Révolution à l'Empire : Méhul. C'est le premier Romantique français, précurseur de Berlioz et Spontini, dont le génie post gluckiste, a façonné un dramatisme sanguin, noble, viril surtout (plus michelangelesque que Raphaélien, reconnaîtra Cherubini (auteur d'une notice biographique, la seule qu'il ait jamais écrite), avec lequel Méhul composa le pilier du « bon goût », comme inspecteurs et juges au Conservatoire de Paris, alors que Gossec y était professeur de composition. Le livre n'est pas une biographie (laquelle demeure encore à écrire de façon complète), mais elle regroupe plusieurs textes et articles dont les thématiques organisées et structurées selon un plan valable, constituent par complémentarité et dans un corpus contextualisé, une remarquable avancée documentaire sur **Etienne-Nicolas Méhul (1763-1817)**, dont les oeuvres majeures demeurent ses symphonies (toujours mésestimées mais récemment exhumées par **Bruno Procopio, chef transatlantique à l'énergie intacte comme défricheur de partitions fortes, entre Baroque et Romantisme français**), l'opéra gluckiste et fantastique (en cela ossianique) Uthal, ou le drame sacré Joseph… Le lecteur parcourt ainsi les aspects et facettes d'une oeuvre marquante, – emblématique de la fureur et de l'éclat nerveux, très dramatique, hérité des Lumières et des tumultes variés de la

période révolutionnaire. Tempérament destiné au théâtre, Méhul cultive cette sensibilité féline et virile qui le rapproche de Beethoven et rayonne dans ses oeuvres purement orchestrales (à notre avis, le filon à réinvestir et approfondir dans les années qui viennent, et que l'ouvrage ne renseigne pas assez).

Méhul : génie romantique français, frénétique, nerveux, viril
Le Beethoven français



Voici donc des contributions décisives documentant « Méhul et la vie politique » (dont ses rapports à Bonaparte, lequel même s'il ne faisait pas mystère de ses goûts italiens, – voir la faveur réservée à Paisiello, ne manqua pas d'honorer et récompenser l'art de Méhul); « Méhul et les institutions » (présence discrète mais marquante au Conservatoire : 1793-1815 ; focus sur le Méhul théoricien et pédagogue, dont témoigne sa Méthode de piano et son implication pour une édition ambitieuse qui ne s'achèvera qu'après sa mort, reprise par Q. de Quincy, R-Rochette puisHalévy : le « Dictionnaire de la langue des beaux-arts »… finalement publié en 1858) ; 7 articles clés témoignent dans la partie centrale de « Méhul à l'ouvrage » (Uthal et l'ossianisme / le ballet, école de la Symphonie ? /La chasse

du jeune Henri / Méhul et le mélodrame : le cas des Hussites / Qui a composé la Messe de Méhul ? / enfin, Euphrosine ou le Tyran corrigé (1790) / et un article majeur sur la chronologie des ouvrages créés du vivant de l'auteur et leur réception : « la programmation de Méhul à Paris de son vivant »).
Une ultime (et 4è) partie interroge la « postérité » de Méhul à travers les déclarations et nombreux hommages littéraires réalisés à ou après sa mort : ainsi les discours prononcés sur la tombe ; la biographie critique rédigée par son confrère Cherubini, divers essais sur son œuvre et sa personnalité (l'horticulteur à Pantin / Méhul au coeur de la réforme de Castil-Blaze, promoteur de toujours plus de théâtre à l'opéra), surtout, écrits de Berlioz à propos de son « modèle » Méhul…



En somme l'on ne pouvait rêver meilleure somme documentaire pour mesurer la valeur et l'apport de Méhul. Une seule réserve cependant, il aurait été très pertinent de dédier une analyse complète de son écriture purement symphonique (certes amorcée par l'article qui en identifie les traces dans les ballets) comme éclaircir les réels « élèves » ou disciples de Méhul après sa mort, dont **Louis-Ferdinand Hérold**, qui ont été capables de concevoir et prolonger son oeuvre essentielle dans l'évolution de la musique romantique française. Lecture hautement recommandée d'autant mieux opportune pour le bicentenaire Méhul 2017.

_____

LIVRE événement. LE FER ET LES FLEURS : Etienne-Nicolas MÉHUL (co édition Pal. Bru Zane / Actes Sud). Ouvrage collectif sous la direction d'A. Dratwicki et Etienne Jadin – Parution : le 6 septembre 2017 – 40 euros TTC – 704 pages – ISBN 978-2-330-08019-8 – Livre élu « CLIC de CLASSIQUENEWS » de

septembre 2017.

LIRE aussi notre **dépêche annonce actualités de l'année Méhul 2017**

VOIR aussi, **Symphonie n°1 de Méhul (1808) révélée par Bruno Procopio, maestro transatlantique**

GUIDE « MUSIQUE & OPERA AUTOUR DU MONDE », 22è édition, saison lyrique 2017 – 2018



Publications. GUIDE « MUSIQUE & OPERA AUTOUR DU MONDE », 22è édition, saison lyrique 2017 – 2018. Enfin il est paru ! Chaque été depuis plus de 20 ans, à mesure que septembre approche, l'attente s'intensifie et l'impatience s'affûte : le nouveau Guide de l'opéra, pour suivre toute la saison lyrique de tous les théâtres du monde, surtout identifier La production à ne pas manquer, Le chanteur ou la cantatrice à écouter et voir absolument, vient de paraître aux éditions Le fil d'Ariane, « Musique & Opéra autour du monde » : la bible de tous les mélomanes mobiles et exigeants, soucieux de ne rien manquer des événements à venir jusqu'en juillet, août 2018.
En français, italien, allemand, le lecteur feuillette les saisons lyriques et musicales de tous les grands théâtres et

sites institutionnels du monde. Soit environ 460 opéras, compagnies de danse et orchestres dans le monde, classés en plusieurs index (pays, interprète, compositeur, œuvre. utile pour savoir si Don Giovanni, Carmen, ou La Traviata sont toujours de par l emonde, les ouvrages les plus produits et chantés)… Où écoutez Berlioz, Bellini, Monteverdi ? où voir Anna Netrebbko, Sonya Yoncheva, Annick Massis, Véronique Gens, et Roberto Alagna, surtout Jonas Kaufmann ou Rolando Villazon…?
Toutes les réponses vous sont offertes (et commentées souvent) dans le nouveau guide « MUSIQUE & OPERA, saison 2017-2018 », la bible à conserver et consulter tout au long de l'année nouvelle…

_____

TOUTES LES INFOS sur le site des éditions Le Fil d'Ariane / Guide Musique & Opéra, saison 2017-2018, 22è édition : **https://www.music-opera.com/fr/produits/80024-guide-musique-opera-2017-2018.html**

_____



CD, compte rendu critique. JONAS KAUFMANN : L’OPÉRA (1 cd SONY classical)



CD, compte rendu critique. JONAS KAUFMANN : L'OPÉRA (1 cd SONY classical). Comme un ravissement, une opération qui sublime l'âme prête à succomber, voici d'abord Roméo, celui éperdu du jeune cœur épris tel que Gounod l'a conçu, et d'un râle fauve à travers le timbre presque barytonant du sublime **Jonas Kaufmann**, solarisé, sublimé au sens littéral, par l'amour qui le porte dans le fameux air au lever de l'astre (« *Ah Lève toi, Soleil!* »). Tension énivrée, articulation, intonation juste et riche, et toujours parfaitement intelligible : pas de doute l'immense ténor, le plus célèbre est un francophile convaincant. L'Opéra de Paris et les défenseurs du romantisme français n'auraient pas rêver mieux : l'astre Kaufmann s'affirme ici en ambassadeur de choc au service de la lyre française et romantique (avec pour fond de la couverture du cd, la salle or et rouge de l'Opéra de Paris). Enchaîner Roméo avec Werther, de Gounod à Massenet, fait penser – avec combien de justesse, que l'opéra français rayonne d'une sensualité grave et tragique : « *Pourquoi me réveiller,ô souffle du printemps* » fait surgir encore ce même râle de félin blessé qui embrasé, se consume littéralement dans l'incandescence d'une scène radicale, au souffle passionnel et d'une violence inouïe : ourlée dans une lave rugissante qui gronde, l'animal blessé, le poète définitif qu'incarne ici Werther, reste bouleversant – comme Rolando Villazon, qui affirma lui aussi, il n'y a pas si longtemps, un remarquable engagement… (DG, 2011, Pappano) / LIRE notre critique du Werther de Rolando Villazon.

Dans la continuité du récital de Jonas Kaufmann, il faut bien l'air de Wilhem dans Mignon de Thomas : « *Elle ne croyait pas, dans sa candeur naïve* » pour déserrer cet étau expressif qui inscrit le début de ce récital phénoménal, dans la brûlure

passionnelle, dans le rayonnement coloriste et doloriste (son premier Otello à Covent Garden en juillet dernier, était justement emprunt, définitivement de souffrance : un héros plus victime que sadique, dévoré par un feu intérieur que le ténor sait mesurer, tisser avec une finesse fascinante. Peut-être moins intelligible dans ce Mignon, languissant, presque précautionneux, le ténor munichois affirme néanmoins une intensité vocale dont la justesse expressive touche incontestablement.
De Bizet, on ne se laisse plus surprendre par son José dont il possède l'embrasement amoureux et maudit ; la bonne surprise demeure le choix des Pêcheurs de perles du Bizet de jeunesse et déjà de (très) grand talent, où Nadir bénéficie du très altier Zurga de Ludovic Tézier : … là encore, c'est bien la naissance d'un sentiment d'amour, pur, de ravissement qu'exhale le timbre éperdu, et dans un français impeccable, du ténor diseur.
Plus léger et tendre, son Mylio du Roy d'Is de Lalo ; puis Hoffmann, des Contes du même nom (Offenbach), – clair et d'une candeur admirable, enfin le plus rare « **Pays merveilleux** » **de Vasco dans L'Africaine de Meyerbeer,** … chaque prise de rôle pour le studio ici confirme l'élocution franche, une éloquence subtile, des aigus perlés et aussi des couleurs d'une volupté rayonnante. Kaufmann aime les situations d'emprise amoureuse, le sentiment de conquête exacerbée où l'élan d'un sentiment naissant emporte l'esprit et l'âme. Il s'en fait l'interprète aevc beaucoup de charme et de conviction.

José, Nadir, Werther, Faust, Enée…
JONAS KAUFMANN, en

ambassadeur inspiré de l'Opéra romantique français

De **Manon de Massenet**, Kaufmann connaît bien le relief sincère, entier du personnage de **Desgrieux** : d'abord sa confession intime, tendre, véritable manifeste d'une effusion intacte, pure (déclamation parfaite de son air « *En fermant les yeux je vois là-bas* »), puis ce sont les retrouvailles du jeune homme trahi, devenu abbé à Saint-Sulpice, qui cependant succombe aux avances de la sirène (il est vrai que le soprano de Sonya Yoncheva marque un sommet de lascivité vocale, partenaire inspirante… qui rend à Manon, coupable, sa séduction irrésistible : le grand duo de reconquête amoureuse) : « *n'est ce plus ma main que cette pain presse?* » permet au ténor d'affirmer une noblesse et une distinction de ton, très dramatiquement convaincantes.

Plus profonds et recueillis, économes dans la gestion de l'impact expressif et de la charge émotionnelle, les quatre derniers airs sont les plus passionnants ; ceux qui dans l'articulation du texte, permet au chanteur de colorer, phraser, dire, sussurer le texte, de construire, d'incarner un personnage. Il faut donc ciseler le français, comme au théâtre,- accents, couleurs, silences aussi pour installer une profondeur, une épaisseur, malgré le format d'un air unique. Pourtant ici, l'acteur Jonas Kaufmann renoue avec ses précédents récitals monographiques (dont The Verdi Album et son formidable Otello, chanté ainsi d'abord au studio avant de l'incarner sur la scène à Londres en juillet dernier, été 2017) : la pudeur virile du **Cid** (« *Ô souverain, ô juge, ô père…* »), entre prière et force morale ; le même sentiment sincère d'Éléazar, dans **La Juive d'Halévy,** père, agent d'une vengeance inique, qui pourtant supplie sa propre fille de lui pardonner (alors qu'il la sacrifie au nom de sa foi)… intense et fragile à la fois, la couleur du timbre sait exprimer ce

trouble ambivalent qui finit par étouffer le héros de Meyerbeer, jamais en reste pour souligner la force du destin et la misère humaine ; le français de Kaufmann sait être clair, précis, sobre, économe, d'une sûreté d'intonation étonnante.
Au plus romantique de fermer ce magnifique récital lyrique français, **Berlioz** s'affirme ainsi dans deux airs d'une ineffable activité poétique (et qui montre combien Kaufmann, comme sa consoeur Anna Netrebko, est prêt à relever de grands défis…) : d'abord la quête en candeur et innocence du **Faust pourtant usé (Damnation de Faust)** ; « *Merci, doux crépuscule* » où par la respiration du ténor, Faust peut communier avec le mystère de la Nature, et renouer avec un désir qu'il avait oublié… L'intelligence du diseur n'a jamais été plus maîtrisée ici, dans cette séquence à la fois, prière énivrée, confession intime, goût du renoncement… Plus tendu, d'une autorité noble et virile, voici enfin **Enée** – qui permet au ténor munichois de ressusciter, cette couleur féline qui nous rappelle son grand prédécesseur dans le rôle, l'astre Jon Vickers. L'importance du texte, l'articulation et les couleurs du ténor allemand précisent le profil du héros, amoureux éperdu mais guerrier fidèle à son destin. Jonas Kaufmann de la seule couleur de son chant fait surgir tout ce qu'a d'humain l'étoffe du Troyen, et donc l'inhumanité de son choix, dicté par les dieux : quitter son aimée Didon…
Voilà donc une dernière scène d'un diseur acteur de première qualité. Irrésistible. Dommage que l'orchestre derrière lui en fait des tonnes, jouant trop fort, ignorant la moindre nuance, en un déséquilibre sonore qui à notre avis dessert terriblement le chanteur. Les limites des instrumentistes et du chef se dévoilent avec consternation dans la caractérisation des Troyens de Berlioz justement. Un massacre en règle de l'une des partitions pourtant les plus raffinées qui soient. Mauvaise prise de son, ou direction tapageuse du chef requis…? Les deux malheureusement. Dommage que pour se récital de très haut vol vocal, Sony n'ait pas fait appel à un orchestre sur instrument d'époque : la science des nuances et

l’art du diseur Kaufmann eussent mérité d’emblée une telle parure instrumentale. D’autant que l’opéra romantique français ne se borne pas à des effets spectaculaires schématisés, comme nous le souligne que trop l’orchestre et le chef conviés ici.
Malgré cette réserve, la tenue du ténor ne perd rien de sa formidable constance dramatique : après ses précédents récitals Sony, dédiés à Verdi, et à Puccini, Jonas Kaufmann plus brillant et passionnel que jamais, convainc totalement. Avec une toute autre direction, et un orchestre plus ciselé comme suggestif, ce nouveau programme eût été un bonheur absolu. Le sentiment d’un gâchis persiste cependant… à l’instar de la production d’Otello à Londres, où le plus grand ténor actuel ne bénéficiait pas d’un écrin orchestral digne de sa subtilité d’acteur-diseur.

_____

CD, compte rendu critique. JONAS KAUFMANN : L’OPÉRA. Bayerisches Staatsorchester. Bertrand de Billy , direction. Airs d’opéras de Lalo, Bizet, Thomas, Offenbach, Massenet, Meyerbeer, Berlioz… Enregistrement réalisé à Munich en avril et mai 2017. 1 cd SONY classical – Parution annoncée **le 15 septembre 2017**.

CD, compte rendu, critique. Tchaikovski : MANFRED (Bychkov, 1 cd Decca).



CD, compte rendu, critique. Tchaikovski : MANFRED (Bychkov, 1 cd Decca). Créé à Moscou en 1886, la partition est inspirée d'un prétexte transmis par Balakirev. Les quatre parties devaient aussi inspirer à Berlioz l'architecture de sa Symphonie fantastique et celle d'Harold en Italie. Chaque séquence/mouvement est habité(e) par une même « idée fixe », et Tchaikovski retient aussi l'idée de Balakirev de joindre l'orgue dans le finale (pour l'apothéose du héros).

Dans la première partie, Manfred erre dans les Alpes, poursuivi par le remords d'avoir fait périr son aimée, Astarté. Culpabilité, frustration, impuissance : le lento lugubre dès la première morsure amère des somptueux bassons (et cors), exprime la solitude et la mélancolie dépressive, grave et sombre qui tiraille le héros (caractérisé par son propre thème à la clarinette basse). Bychkov étire la matière sonore, souligne tout ce qu'a de profondément noire et ténébreux, la lave orchestrale. Une immersion dans les tréfonds d'une psyché atteinte, défaite et détruite. Jamais Tchaikovski n'avait été aussi loin dans l'exploration d'un esprit définitivement dépressif et condamnné. Piotr Illiytch fait siennes toutes les défaites et tourments du héros de Lord Byron (Manfred, 1817) qui lui-même s'inspirait du Faust de Goethe. Il faut écouter le chant sombre et lyrique des violoncelles pour mesurer la désespérance à l'œuvre dans le coeur du pauvre Manfred. La solitude du héros incompris et maudit inspire à Tchaikovski l'une de ses partitions certes les plus noires mais aussi les plus saisissantes par sa justesse. Bychkov trouve les accents et les couleurs idoines, éclairant de l'intérieur, dans l'ombre, cette lente et inéluctable déréliction. Le compositeur parvient à exprimer ce qui le tenaille viscéralement : l'abandon de la grâce, aux sources de sa propre malédiction intime (chant de la clarinette en fin d'épisode, faisant surgir une lueur

improbable mais réelle et tenue, qui s'inscrit dans les arpèges d'une harpe salvatrice…). La tempête orchestrale qui s'abat enfin sur le héros montre l'ampleur de sa quête irrésolue et totalement impuissante. Un vide exprimé par une déflagration aussi bouillonnante et radicale que les accents fulgurants de ses symphonies spirituelles n°5 et 6. Fascinante submersion intime. Le tissu symphonique de Tchaikovski est l'un des plus autobiographiques qui soient : un théâtre éloquent de la pensée en action, dans ses doutes (gouffres amères) et ses réflexions contradictoires.

BYCHKOV TROUVE LES ACCENTS JUSTES D'UN TCHAIKOVSKI SAISI PAR LE SENTIMENT DE DERELICTION…

Au II, la texture sonore convoque le surnaturel et le fantastique quand la fée paraît à Manfred dans un arc en ciel. Ici le ciel semble s'ouvrir, permettant un temps de reconstruction apaisé : transparence et suprême ton d'une narration enchantée, ivre de sa propre candeur recouvrée, la direction de Bychkov séduit, captive, touche par sa sensibilité sans affectation. Ce Vivace spirito est constamment électrisé dans la légèreté évanescente. Elle porte toutes les audaces du héros qui croyait les avoir perdus.

La Pastorale qui suit (III) énoncé par le hautbois impose une pause poétique (andante con moto), onirique d'un abandon qui souligne là encore l'aspiration impossible de Manfred à l'oubli, l'insouciance, la pureté, l'innocence. Son âme peut-elle être sauvée ? Cette nouvelle incursion à la fois sereine

et méditative ne peut être dissociée du souvenir de celle qu'il a perdue et tuée malgré lui… Bychkov déroule le fil de cette réitération à la fois tendre et douloureuse.



IV. Dans la partie la plus dramatique qui dénoue le fil maudit, Tchaikovski se souvient de Berlioz (Songe d'une nuit de Sabbat) : la Bacchanale s'impose alors (fugato terrifiant et obsessionnel), puis le thème de Manfred introduit celui de l'ombre d'Astarté qui pardonne au héros, lequel peut enfin mourir (choral de l'orgue) : en réservant à Manfred, une fin libérée, apaisée, spirituelle, Tchaokovski fait sa révérence à Liszt. Chef et orchestre cultivent alors une allure plus efficace, coupe mordante et affûtée, en particulier dans les lignes répétées des cordes et cuivres, insistantes et grimaçantes. L'équilibre des pupitres, le format sonore, la balance rend justice ici à l'ampleur du format symphonique (Lisztéen).
A torts considérée comme inclassable dans le reste du catalogue, voire faible car trop redevable à Berlioz (dont il est vrai Tchaikovski fait sa principale source), la partition de Manfred s'impose par son sens suggestif, une remarquable orchestration qui recherche non pas à narrer ni décrire, mais exprimer l'essence du rêve, du destin, d'abord le sceau inextricable d'une fatalité presque insupportable, puis le sentiment inespéré de délivrance finale. Semyon Bychkov se hisse à la hauteur de tous les enjeux. Ce projet Tchaikovski qui s'amorce ainsi chez DECCA, s'avère de plus en plus passionnant. Révélant, la gravité et la haute spiritualité, l'exigence morale aussi qui soustend tout l'oeuvre symphonique de Piotr Illyitch. A suivre.

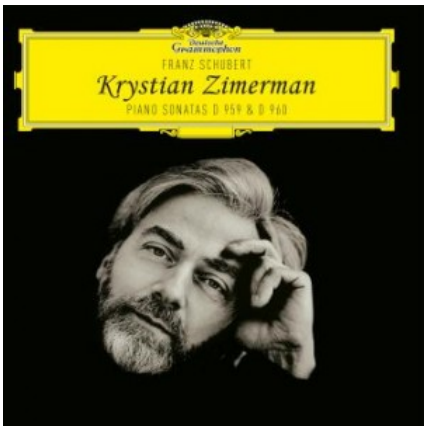
_____

CD, compte rendu, critique. Tchaikovski : MANFRED symphony / The Tchaikovsky project – Czech Philharmonic, Semyon Bychkov, 1 cd Decca classics 4832320). Parution le 25 août 2017. **CLIC de CLASSIQUENEWS.**

_____

PIANO, annonce cd événements. Deutsche Grammophon annonce 2 prochains recueils discographiques : Schubert par Krystian Zimerman / Chopin par Daniil Trifonov.

PIANO, annonce cd événements. Deutsche Grammophon annonce 2 prochains recueils discographiques : Schubert par Krystian Zimerman / Chopin par Daniil Trifonov. LES PLUS GRANDS PIANISTES SIGNENT ET ENREGISTRENT CHEZ DEUTSCHE GRAMMOPHON. L'actualité de la rentrée de septembre et octobre 2017 ne contredit pas notre **constatation.**



Après un éblouissant double coffret Beethoven, édité en août, où **Evgeny Kissin** fait un retour remarqué et prodigieusmeent réussi chez Deutsche Grammophon (cycle de prises live de 2006 à 2016, soit une décennie de reflexion et d'analyse beethovénienne), la marque jaune annonce pour cette rentrée 2017, deux autres opus monographiques, défendus par deux autres piliers de son écurie pianistique. **KRYSTIAN ZIMERMAN, ambassadeur enchanté, enivré de la Sehnsucht schubertienne (récital des Sonates pour piano D 959 et D 960)** – à paraître **le 8 septembre 2017**. C'est le grand retour de Zimerman au studio, osant deux sommets de l'inspiration pianistique de Schubert, où la traversées des mondes parallèles, invisibles, s'accompagne d'une quête vers la rive espérée, idéale, inaccessible.



Puis c'est le plus jeune talent prometteur de DG (avec le coréen Seong-Jin Cho, égal passionné par l'écriture du Polonais, et autre très passionnant pianiste du label jaune), **Daniil Trifonov** qui réactive les qualités et vertus de l'école russe de piano, dans un programme dédié à son cher Chopin. Au menu – copieux de ce double album, à paraître le 6 octobre 2017 : les 2 Concertos pour piano de Frédéric Chopin, opus 21 et opus 11 (Mikhail Pletnev et le Mahler Chamber Orchestra), Variations sur Mozart, air de Don Giovanni « Laci darem la mano », sans omettre une sélection d'hommages de divers compositeur à l'éloquence mystérieuse et nostalgique de Frédéric : oeuvres de Schumann Grieg, Barber, Tchaikovsky (un poco di Chopin), enfin Mompou (Variations sur un thème de Chopin). Titre de ce généreux et prometteur recueil Chopin par Daniil Trifonov : « **CHOPIN EVOCATIONS** » (2cd Deutsche Grammophon 4797518). Prochaines critiques développées sur classiquenews, dans le mag cd dvd livres… chaque jour de la parution annoncée. Aucun

doute, le plus grands pianistes sont chez DG – exception du meilleur pianiste actuel britannique, l'excellent et irrésistible Benjamin Grosvenor, fidèle signataire chez Decca

_____

LIRE aussi : **Evgeny KISSIN joue et enregistre Beethoven** pour Deutsche Grammophon / **Daniil Trifonove joue Liszt** / Premier disque Chopin du coréen Seong-Jin Cho, dernier lauréat du Concours Chopin de Varsovie…

_____